

XYZ. La revue de la nouvelle

Le serment

Johanne Dubuc



Number 43, Fall 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4485ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dubuc, J. (1995). Le serment. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (43), 5–11.

Le serment

Johanne Dubuc

À Jacques

Cette paume toute en ligne de cœur [...].
Jacques Boulerice, *Le vêtement de jade*

Son dos voûte dans l'eau bleue de la baignoire près de laquelle se tient à genoux un homme, du même âge qu'elle, dont les paumes racornies se font caresse sous la mousse en massant ses omoplates. Déjà, elle sent la douleur qui s'émousse dans ses os et la douceur des mains qui se meuvent sur sa peau en faisant des ronds crémeux. Onctueux jusqu'à la moelle. Comme une sensation de petites bulles blanches qui écument et s'amoncellent dans le spongieux de l'os où le mal s'apaise. Une odeur de fleurs délicates qui l'embaume. Moins de spasmes qui élancent dans sa chair osseuse et flasque lorsqu'ainsi, tous les soirs, les paumes chaudes de l'homme la veloutent, la palpent. Des moments suaves. Presque sans souffrance. Où il fait de son corps un cocon parfumé. Elle ne souhaite plus que ces massages en douce. Que ces mains aimantes qui la touchent et retouchent longuement et dont les revers velus, encore une fois ce soir, entre les traces de savon, dissimuleront à peine ces petites taches brunes du vieillissement qui ressemblent à des ocelles sur les ailes des papillons. Elle ne souhaite plus que le jour s'achève. Que le soir vienne. Doucement.

Ce bleu profond sous les cumulus quand, au bout d'un moment, elle ouvre les yeux. Chloé couchée. Chloé allongée au soleil sous une couverture, appuyée contre un oreiller sur une chaise de jardin. Elle suit le mouvement des nuages dans le ciel

où, déjà, elle s'imagine blottie dans les replis de leurs bourrelets légers. Elle regarde. Suit, maintenant, le vol d'un papillon blanc jusqu'à ce qu'il se pose, en repliant ses ailes, sur un pétunia où il se confond à des pétales tout aussi blancs. Elle se sait, dorénavant, aussi éphémère que lui. Aussi légère. Sereine, même, face au soleil de plus en plus bas dans le ciel qui ne lui montre déjà plus son ombre. Celle d'un homme, seulement, s'avançant vers elle et dont la silhouette le devance dans l'herbe jusqu'à la chaise de jardin où, sur le corps allongé, une ombre maintenant vient s'étendre. Urgel se penche à ses côtés. Entre le pouce et l'index, il fait tournicoter en approchant sous son nez, une grappe de muguet. L'odeur des liliacées blanches. Celles qui poussent en plate-bande au ras de l'étroit fossé délimitant le terrain et près desquelles se trouve la balançoire où le vieux couple s'est longtemps plu à se bercer. Le souvenir lui fait du bien. La rassérène. Tous ces longs moments après souper au milieu des souffles émanés des petites cloches végétales ; tous ces longs moments précédant les couchers au milieu des arômes et des cricris cachés dans l'herbe accompagnés du grincement des écrous. Elle inspire profondément. Une scène d'enfance la fait sourire : la cueillette du muguet en bordure de la pelouse d'une maison cossue. Elle se rappelle les maints efforts d'étirement sous la clôture, de son bras qui s'y faufilait quand, étendue sur un ancien trottoir de pierres plates, elle tentait d'atteindre le massif de feuilles en forme de cœurs allongés. La dame de la maison qui chaque fois l'apercevait, sortait sur son palier et lui criait de sa voix aiguë de s'en aller. Chloé réussissait, parfois, à cueillir une grappe, à jouir du parfum défendu. Ce qui lui fit dire, plus tard, que si la transgression avait une fragrance, ce ne pouvait être que celle du muguet.

Urgel venait de lui prendre la main ; de ramener ses doigts tordus autour de la tige pour qu'elle puisse en éprouver les joies tactiles. D'une main, il lui tenait le coude et de l'autre, il lui entourait le poignet pour qu'au moment où elle soulèverait la petite grappe jusqu'à son nez, elle éprouve moins de douleurs

dans les articulations. Les yeux fermés, elle souriait. Au bout d'un moment, Urgel lui demanda si elle avait faim. Elle acquiesça d'un signe de tête. Il lui dit que, pendant la visite de l'infirmière en début de matinée, il était allé cueillir des têtes de violon dans le boisé non loin de la maison. Ses yeux brillèrent. Il lui dit qu'il les apprêterait en salade avec un peu de jus de citron comme elle les aimait. Elle sourit encore.

Ils se regardèrent longuement sans rien dire. Le regard vert de l'une soutenant le regard bleu de l'autre où l'image renversée du silence, dans l'eau des pupilles, se reflétait à l'infini. La lumière du visage aimé, par les spirales colorées de l'œil, ainsi commençait son voyage vers la mémoire. Profonde. Là où l'essence du regard se perpétue même quand les paupières se sont closes dans l'aura d'une autre connivence. Celle-ci, avec le sens de ses origines du mot latin « *connivere* » qui veut dire « *fermer les yeux* »... celle qui laisse passer le jour dans son âme quand les jours passent sans son amour.

Chloé, la première, détourna la tête. Urgel, de biais, en baissant la sienne, arrêta un regard vague dans l'herbe où, plus foncée que les brins, se profilait sa silhouette en posture accroupie. Il se releva, lentement, pour marcher dos au soleil dans son ombre immense, mouvante dans le plantain, laquelle lui faisait de longues jambes effilées et ce thorax un peu court projeté opaque sur l'aubépine en fleurs. Sa tête et son torse qui, brusquement, venaient ombrer le feuillage de l'arbuste, avaient fait fuir l'oiseau qui s'y était niché. Un chardonneret qui sembla prendre son envol de l'ombrage de la poitrine posée, dès lors, directement sur les aiguilles longues de l'aubépine. Urgel porta une main sur son cœur. Un serrement. Cette ombre de géant alors qu'il se sentait si petit. La fuite du bel oiseau comme s'il s'enfuyait de lui. Soudainement, éprouvant moins, dans le chagrin de la voir partir, la peur de rester seul que cette ampleur à compatir où il se résignait, enfin, à ne plus la retenir. Elle lui avait fait promettre de la laisser partir. En caresses. Paisiblement. Et ce... avant que de douceurs sans âmes, la morphine ne

la repaisse. S'en aller. Sans qu'il ne la retienne de faux espoirs. Il lui en avait fait la promesse. Une nuit. Blotti contre sa peau. Une main sur son cœur. Tout chaud. Un serment.

Il marcha, maintenant, en bordure des arbustes où se retournant vers le soleil au bout de quelques pas, il s'arrêta, scrutant le paysage alentour et le ciel tout au long duquel l'œil rougi glissait lentement pour se poser, au loin, juste au-dessus du boisé sur la ligne d'horizon. Autrefois, il y avait là un érable qu'il avait profondément aimé et dont il allait caresser le bois mis à nu par l'écorce arrachée. Autrefois. La main d'un enfant qui flatte un aubier blessé. Frêle. Avec de fines veinules vertes sous la peau qui se ramifient comme les nervures dans les feuilles de l'arbre dont il voulait toucher le cœur. Il en avait vu les anneaux tout autour après qu'on l'eut coupé ; les avait comptés un à un après avoir beaucoup, mais beaucoup pleuré. Autant de cercles, autant d'années. Comme aujourd'hui. L'âge de Chloé.

Une même sève remontait des racines de l'enfance distillée dans le regard, posé là-bas, errant dans le boisé. Ses promenades avec elle, tôt dans la matinée, quand de fines gouttelettes d'eau perlaient sur les feuilles et les brins d'herbe ; l'odeur de la mousse et des fougères humides... il suffisait de ces seules images pour que, déjà, une rosée tiède suinte sur ses iris. Il n'y a pas si longtemps, devant ces instants de quiétude, il avait éprouvé les moments de sérénité qui s'offrent en récompense pour la douleur déjà été tout en pressentant qu'il y puisait aussi sa force pour celle à venir. Maintenant. Se faire à l'idée. Bientôt. Chloé en allée...

Il revint vers elle. Se pencha à ses côtés. Prit sa main. La regarda encore. Quelque chose de serein dans les yeux de Chloé, mais dans les siens... quelque chose du serein déjà tombé.

Un angélu désuet résonnait dans le ciel pendant qu'il l'aidait à se relever de la chaise de jardin. Un bras autour d'elle, un autre replié ombrant sur le sol comme une aile et dont la

main enveloppait le coude qu'il venait de blottir contre son flanc. Côte à côte. On aurait dit une seule et même ombre effleurant la pelouse. Le sillage d'un enlacement muet. Ils avancèrent ainsi à petits pas jusqu'au seuil de la porte où une petite brise, soudainement, apporta des effluves de muguet. Celles qu'elle allait retrouver, ce soir, dans les volutes d'un bain chaud. Ces odeurs de délit, de douces corolles volées aux enclos, Chloé les huma... profondément.

Urgel tourna, sans bruit, la poignée de la porte qu'il poussa lentement en accompagnant son mouvement d'une légère pression d'épaule.

Il y avait du soleil plein la fenêtre en entrant. Un poudroiement. Des croisillons de lumière au milieu de la vieille table de bois d'où s'élevaient de petits grains de poussière. De l'or. Paix réchampie. Chloé si calme, si placide; dans un état si en contraste avec ce qu'elle avait éprouvé quelques mois auparavant — tant de rage ressentie avant le renoncement, tant de détresse, aussi — qu'elle s'étonnait elle-même que de pareilles tranquillités en soi fussent possibles. Mais c'était moins la mort qui la terrifiait que cette image d'agonie dans un mouroir où des voix séniles appellent des mamans; moins la vie qu'elle avait peur de perdre que sa lucidité jusqu'à la fin, sa conscience de chaque instant dont elle enfleurait encore le baume pour préserver l'essentiel. Comme à présent. L'essence des petits gestes en bouquet dans l'air de rien.

Ne lui importait plus que ces moments de simplicité intense. Des têtes de violon dans une assiette. Des quartiers de citron. Du vin de cerises, sur la table, cuvé pour elle. Une coupe en ballon. Ne lui importait plus que cette gentillesse profonde, cette complicité touchante au faite des douces manigances. La tendresse. Urgel piquant les petites crosses citronnées avec une fourchette; les portant à la bouche de Chloé. Ces regards, ces silences. Ces fleurs blanches en forme de clochettes dans le goulot étroit d'un vase, lesquelles se reflètent, rougeoyantes, sur la bouteille de vin promise.

Du temps encore

Tête à tête

Une couleur d'agrumes à la fenêtre.

Urgel versa du vin dans la coupe qu'en tremblotant il fit s'écouler un peu le long du verre. Il essuya les quelques gouttes puis porta la coupe aux lèvres de Chloé. Un moment. Le regard vert de l'une dans le regard bleu de l'autre. Longuement. Puis, Chloé laissa sa main glisser dans celle d'Urgel dont les doigts venaient de lui lisser sur sa tempe, derrière l'oreille, une mèche de cheveux. Elle dit, seulement, qu'elle voulait boire le reste au bain.

Une lenteur de pas dans la pièce

Côte à côte

Un zeste de jour à la fenêtre.

Rideaux tirés. Urgel avait installé, sur le réservoir du cabinet, deux chandelles allumées dans des bougeoirs puis, déposé sur le couvercle refermé sur la cuve, la coupe et la bouteille de vin. Lumières tamisées. Une huile odorante colora l'eau de la baignoire en bleu où Chloé baignait : sa silhouette en position assise, plus grande que nature, voûtée, dédoublée, se mirant sur le mur du porte-savon encastré. Là, aussi, l'ombre amplifiée d'un bras au bout duquel un verre en ballon était tenu incliné près de la forme profilée de son visage. En face, faisant le geste, Urgel à genoux dont la tête et les épaules obombaient le mur parallèle où le chrome réfléchissait en petites étincelles le feu des chandelles. Ses yeux, comme humectés du vin que Chloé but à petites gorgées jusqu'à mi-verre pour ensuite avaler le reste en une lampée. Urgel disposa de la coupe. Des ombres de visages qui se touchent. Des mèches et des boucles sombres qui s'effilochent tout autour. Une odeur de cire qui se mêle au silence des formes floues. L'une d'elles ayant ce profil doux glissant sur le galbe où se cache encore toute la lumière. Un temps. Le savon qui mousse dans les mains d'Urgel.

Des paumes d'ange. Une ligne de cœur qui se love, blanche, entre l'aisselle et le sein, dans un pli de la chair, en courbe,

suisant le mouvement en bouclé de la main. Des ronds. Des sphères crémeuses au bout des doigts qui tournent autour d'une aréole et remontent en spirales mousseuses jusqu'à l'épaule. Des émulsions de caresses sur la chair fine et flasque; des nuées de bulles qui embaument la gorge grêle et creuse où la main au revers velu, aux petites taches brunes qui ressemblent à des ocelles sur les ailes des papillons, va et vient doucement, doucement et glisse entre les monts aimés jusqu'au plexus entrelacé de mille soleils. Sur le ventre, maintenant, une main posée alors qu'une autre voyage des lombes jusqu'à la nuque pour, délicatement, faire s'allonger le corps dans l'eau. L'arrière de sa tête immergée, Chloé se laisse mouiller les cheveux tout en regardant Urgel qui, approchant son visage du sien, posa ses lèvres sur les siennes, toutes molles, avant de les entrouvrir. Des paumes d'ange, encore, fleurant le cœur qui sent bon, couvrant le corps des cumulus où les baumes d'anges se confondent à l'effet du vin qui donne sommeil. Chloé perçut le tintement odorant du muguet en fermant ses paupières. Une chaleur le long de l'échine. Un soubresaut. Des flammes qui vacillèrent un peu.

Urgel l'accompagnait maintenant en pensées, comme elle le lui avait demandé, vers une allée de pometiers déjà en fleurs. Son visage blotti contre ses cheveux mouillés, ses manches de chemise retroussées jusqu'aux coudes et trempant dans l'eau, il lui murmurait les images d'un itinéraire qu'elle avait elle-même choisi. Avec elle, il marcha dans les ornières de l'allée jonchée de cailloux et de petits bouts de bois jusqu'à la barrière blanche, tout au bout, qu'il l'aida à pousser, refermant, ensuite, cette barrière derrière elle pour la laisser poursuivre, seule, son voyage de l'autre côté. Comme elle le lui avait demandé. Une nuit. Blottie contre sa peau. Une main sur son cœur. Tout chaud. Le poison promis. Le venin secret dans le vin au parfum de muguet.